

Agrégation

VIVRE À LA CAMPAGNE EN FRANCE

DE 1815 AUX ANNÉES 1970



Sous la direction de **Vincent Flauraud**
et **Fabien Gaveau**



Le monde rural et le mouvement de l'existence. Éléments d'épistémologie historique

Pierre Cornu

« La proximité n'est pas seulement la perspective actuelle sur les choses, mais avant tout l'insertion en leur milieu, la familiarité avec elles, familiarité d'abord individuelle, qui s'étend ensuite au style itératif des choses qui forment l'environnement intime, ses composantes tant co-humaines que chosiques, le paysage avec tout le nouveau qui en lui s'offre à tout moment à l'action et au regard¹ ».

C'est en ces termes que le philosophe tchèque Jan Patočka définissait l'expérience située de l'existence humaine dans le « monde naturel », dans un essai de 1967. Si une telle approche phénoménologique s'avère pleinement convaincante pour analyser le rapport de soi au monde, comment l'appliquer à autrui, qui plus est à des figures de l'altérité situées dans des mondes révolus ? Même les campagnes françaises des XIX^e et XX^e siècles, rendues si faussement proches par nos histoires de famille, nos lectures ou nos pérégrinations estivales, constituent un monde évanoui aussi bien dans son écologie que dans sa sociologie, si tant est que l'on puisse parler au singulier de la diversité des existences ayant foulé à telle ou telle époque les chemins du Béarn, de l'Auvergne ou de la Lorraine. Oiseaux et insectes disparus, fragrances inimaginables, croyances et affects devenus incompréhensibles ; et symétriquement, des vies humaines qu'il nous faut penser sans contraception, sans anesthésiques, sans musique enregistrée... Comment se représenter ce trop-plein et ce manque à la fois ? Comment restituer la

1. Jan Patočka, *Le monde naturel et la phénoménologie*, 1967, in *Le monde naturel et le mouvement de l'existence humaine*, traduction Erika Abrams, Paris, Éditions des compagnons d'humanité, 2023, p. 47.

densité et la richesse de cette somme d'existences passées, sédimentées, métabolisées dans le mouvement du monde ? Tel est le défi qui se pose à l'historien confronté à la question du « vivre » dans le temps perdu de la ferme, du village et de l'alpage, et qui s'interroge sur les concepts, la méthodologie et le corpus les plus susceptibles de lui ouvrir un accès à leurs histoires croisées.

I. Des campagnes françaises comme « monde perdu »

Si tous les mondes du passé sont des mondes perdus, le dire à propos du monde rural des XIX^e et XX^e siècles prend une résonance particulière en France. Les « campagnes » ne sont pas, dans l'imaginaire culturel et politique français, une déclinaison parmi d'autres de l'expérience du « fait national », mais son lieu originare mythifié¹. La vie rustique n'est pas un monde parmi d'autres, mais « le monde que nous avons perdu », pour reprendre une expression qui a fait florès chez les historiens, de Peter Laslett jusqu'à Jean-François Sirinelli. De fait, il en va de quelque chose de ce monde de vie perdu à la fois dans sa matérialité, dans ses perceptions et dans ses représentations, pour nous qui vivons dans l'anxiété et la solastalgie de la crise écologique globale au sein d'une France du premier quart du XXI^e siècle devenue très minoritairement rurale et encore plus marginalement agricole.

En effet, toute entreprise de connaissance est située, et l'historien d'aujourd'hui ne peut faire l'économie d'un exercice d'autoréflexivité quand il se tourne vers le « monde de la terre » d'avant la crise généralisée des sociétés industrialisées, dans lequel ses contemporains projettent leurs doutes et leurs questionnements existentiels sur leur propre rapport au lieu, à la nature, aux animaux et tout simplement à l'histoire, avec tout ce que cela implique de tentations identitaires plus ou moins excluantes et de captations consolatoires d'éléments patrimoniaux réels ou supposés attachés à l'« ordre éternel des champs ».

En bonne méthode historique, d'ailleurs, ce n'est pas de manière rétrospective, en tout cas pas exclusivement, que l'on construit une enquête, sauf à courir le risque du finalisme, que celui-ci s'inscrive dans le grand récit du progrès ou dans celui de la catastrophe annoncée du prométhéisme industriel ou de l'aliénation capitaliste. Si nous nous illusionnons, comme tout temps présent, sur le fait de juger du passé à partir d'un point de vue en surplomb sur celui-ci, les temps passés n'avaient, comme nous, qu'une idée brumeuse ou des représentations naïves des suites effectives de leur propre histoire. Les populations du printemps 1914 ne vivaient pas dans l'attente du tocsin qui allait appeler leurs hommes à la première guerre totale de l'histoire de l'humanité. Le temps historique ne constitue un fil narratif que par l'artifice de l'écriture ou du discours. Pour ceux qui font l'expérience du « vivre » dans une époque donnée, le

1. Frémont, 1992.

temps présent constitue le point à partir duquel ils contemplent à la fois leur passé et l'espace des possibles de leur devenir, avec tous les déphasages possibles entre leurs perceptions et la complexité des processus historiques à l'œuvre dans leur temps. Entre la quotidienneté et l'événement, tout comme entre les usages, les pratiques, les normes et le surgissement d'idées, de connaissances et de techniques nouvelles, il faut imaginer une dialectique complexe, réagençant en permanence les perceptions de soi, des autres, de l'environnement proche et lointain, et de la temporalité elle-même. On peut douter qu'il y ait eu une perception de l'histoire comme temps linéaire du changement dans certaines populations rurales de la première moitié du XIX^e siècle, restées à l'écart des guerres de la Révolution et de l'Empire ; on ne peut pas douter qu'il y en ait une, même dans les régions réputées les plus isolées, après les deux guerres mondiales du XX^e siècle. Ainsi, vivre n'a pas les mêmes résonances, ne s'inscrit pas dans les mêmes échelles spatiales ni dans les mêmes pas de temps chronologiques, selon les moments de l'histoire. Pour le dire autrement, la France rurale n'a eu qu'un écho tardif et déformé de Waterloo, elle a vu en direct à la télévision les premiers pas d'un Américain sur la Lune.

Poser la question du « vivre » implique également de saisir de la manière la plus large et la plus intégrative ce qui fait l'existence humaine, individuelle et collective. La vie ne se décompose pas en faits économiques, sociaux, culturels, *etc.* Poser la question de la vie rurale d'avant la « grande accélération » de la seconde moitié du XX^e siècle¹ implique même l'expérience difficile de se représenter une unité relative de temps et de lieu des affaires humaines qui nous est devenue étrangère. Pas d'ubiquité virtuelle, pas d'hypermobilité, pas de télécommunications aisées, et une expérience universelle de la continuité matérielle et sensible de l'espace du proche, qui fait que la plupart des existences se déroulaient dans un monde du familier, de l'interconnaissance ; à l'intérieur d'un horizon sinon clos, du moins assez circonscrit. Cela ne signifie pas que les sociétés rurales anciennes ne furent pas mobiles, et qu'elles étaient fermées à toute communication à distance, bien au contraire. Le migrant temporaire, le colporteur, l'ouvrier agricole qui louait ses services de place en place, le jeune homme qui partait au service militaire, parcouraient beaucoup de chemin et faisaient circuler beaucoup de nouvelles, d'histoires, d'idées. Pour autant, leur vie, elle, n'était faite ni de strates ni de tranches, tout simplement parce que hormis pour les plus marginaux vers le bas et les plus privilégiés vers le haut de l'ordre social, l'identité des individus était indissociable de leur parentèle, de leur état social et de leur réputation, construite par le regard permanent de l'entourage.

De fait, on se trompe avec constance dans la lecture du titre donné par Émile Guillaumin à son premier roman, *La vie d'un simple*, publié en 1904. La vie de son personnage est simple, non pas parce qu'elle serait facile à saisir, mais à la manière dont il existe en botanique des feuilles « simples » par rapport aux « composées ». La

1. McNeill, 2016.

« simplicité », pour l'écrivain-paysan, c'est en fait l'unicité, à la fois principe et vertu de la vie rurale, dont la pérennité est garantie par l'économie morale communautaire du village et du « pays ». Ainsi, l'exercice biographique, l'art du « tableau » ou l'entrée dans la dynamique de l'histoire des mondes ruraux par un thème ou une question – les techniques et pratiques, les relations de genre, les croyances... – constituent-ils des biais pertinents pour en saisir la cohérence systémique, mais des biais seulement. La simplicité, c'est bien ce qu'il y a de plus complexe à saisir.

Face à ce défi, les historiens ne sont d'ailleurs ni les seuls protagonistes ni nécessairement les mieux armés. La vie rurale, l'économie du quotidien, les travaux et les jours, la matérialité spatiale de l'habitat, des voies de communication, des aménagements hydrauliques, des paysages agricoles, forestiers, piscicoles, cynégétiques, miniers, *etc.*, ont longuement occupé géographes et ethnologues, dans une tradition française des « études rurales » inscrite dans une perspective interdisciplinaire large, allant jusqu'à l'ethnobotanique et l'ethnozootechnie, qui faisait la part belle à une approche holiste de l'espace-temps des campagnes françaises d'avant la modernisation à marche forcée de l'après-1945. Avec une plus grande force d'évocation encore, le discours littéraire et pictural sur le « rustique », que ce soit au prisme du naturalisme, du régionalisme, de la revendication d'écriture sur soi des « écrivains-paysans » ou d'une traduction vernaculaire des codes de l'écriture, de la peinture ou de la photographie, a recouvert le territoire national d'un épais manteau de signes de toutes natures et de toutes résonances culturelles, spirituelles et idéologiques, à tel point qu'il est devenu particulièrement difficile d'en faire abstraction pour retrouver la factualité nue des existences.

C'est ainsi tout le paradoxe de la question du « vivre » que de se prêter avec la plus grande difficulté à l'entreprise de recherche et avec la plus grande facilité à celle de l'évocation et de la narration. Là encore, c'est avec humilité et rigueur intellectuelle qu'il convient de procéder. Pour saisir dans sa complexité systémique la vie rurale passée, l'historien doit se faire lui aussi interdisciplinaire, et apprendre à utiliser les outils d'investigation des autres disciplines, sans négliger celles qui peuvent l'aider à comprendre les réalités passées des sols, de l'eau, de la flore et de la faune, et ce que voulait dire vivre avec des animaux d'élevage, de chasse ou de transport. Plus difficile encore, il lui faut éviter le piège de l'exploration d'un « jadis » qui serait étranger à l'innovation et à la dynamique historique du « fait technique » : les mondes ruraux ne sont pas des mondes de la réception passive et retardée des impulsions de l'ère industrielle, mais des contributeurs actifs à son avènement, que ce soit dans la maîtrise de l'hydraulique, des activités minières, de l'aménagement de l'espace, du contrôle et de la reproduction du vivant ou de la transformation des bioressources en commodités, alimentaires ou non¹. Documenter la vie rurale sur deux siècles, c'est donc s'astreindre à un suivi minutieux des changements dans l'environnement matériel et immatériel des populations, guetter l'arrivée de l'école, du café, de l'électricité et du goudron, mais

1. Knittel, Lachaud et Marache, 2024.

aussi les processus d'invention « par le bas » comme les techniques de fabrication, de formation et d'échange qui modifient les manières d'habiter, de produire et d'interagir avec l'environnement.

C'est justement parce que la condition humaine présente à la fois des invariants et des singularités contextuelles dans le temps et dans l'espace qu'on ne peut ni prétendre la connaître par assimilation ni l'objectiver par assignation. Pour en parler, il faut d'abord aller à sa rencontre, avec curiosité et quelques solides principes méthodologiques.

II. Vestiges et archives de la quotidienneté

Si l'on part du postulat que « vivre » implique une succession de coordonnées spatiales et temporelles, on peut commencer à chercher les traces simultanées ou successives de ces positions, par les « sources pauvres » qu'affectionne la micro-histoire. Pour chaque commune de France à l'époque contemporaine, les instruments de connaissance du territoire et de la population conçus par l'État, et leur bonne conservation en vertu des lois françaises sur les archives, permettent en effet aux chercheurs d'accéder à toutes sortes d'informations sur les trajectoires de vie des individus. Grâce à l'État-civil, on peut saisir naissances, mariages et décès et construire des généalogies. En consultant les recensements réalisés tous les cinq ans depuis la première moitié du XIX^e siècle, on peut savoir qui vit sous quel toit, dans quelle relation de parenté ou non avec les autres personnes identifiées, et avec quelle activité professionnelle ou état social. Si l'on s'intéresse particulièrement aux populations rurales, on n'aura toutefois que de bien pauvres renseignements sur la pluralité des activités et des occupations au gré des saisons et des opportunités des uns et des autres, notamment des femmes. Mais à tout le moins, on sait que nul ou presque n'échappe à ce premier filet archiviste : l'enfant sans père né d'une servante de ferme, le vagabond mort dans un fossé, la dentellière ou le faucheur n'ayant jamais laissé une ligne de leur main ou une image de leur vie, y sont malgré tout saisis.

Ensuite, viennent les sources qui parlent des individus inscrits dans le monde de la propriété et de l'échange. Par la lecture du cadastre, on peut savoir qui possède telle parcelle bâtie ou non bâtie du territoire communal, acquise ou héritée de qui, vendue ou léguée à qui. Les documents fiscaux, malgré tous leurs biais, livrent tout de même un aperçu de la distribution inégale du capital entre le vétérinaire, le marchand de grains, le charron puis le garagiste, le meunier puis l'entrepreneur hydro-électrique. Dans les archives des notaires, on trouvera des testaments qui créent ou qui résolvent des querelles familiales, nobles comme roturières. Et dans les rapports de gendarmerie, on pourra lire dans un style bien particulier ce qui est arrivé à tel ou tel pour avoir trop bu à la foire ou contrevenu aux bonnes mœurs. Et ainsi de suite, jusqu'à saturation de l'information sur les individus, les familles, les communautés, les groupes sociaux et professionnels de toutes sortes.

Pour les individus les plus éduqués, pour les membres des élites sociales ou les porteurs d'une fonction ou d'un mandat quelconque – édiles, juges de paix, grands propriétaires... –, on trouvera d'autres archives, publiques ou privées : documents de la pratique, correspondances, livres de raison, mémoires, iconographie privée, transcriptions dans la presse de parole publique, *etc.* Là, on commence à pouvoir reconstruire des scènes, des dialogues, des représentations de soi, d'autrui et du monde, et des rapports de pouvoir. Le château ou le domaine, l'église paroissiale, le syndicat ou la coopérative, la place du marché, le lavoir s'animent soudain. D'ailleurs, lorsque ces lieux n'ont pas été effacés par l'œuvre du temps, ils peuvent aussi se prêter à une investigation archéologique – à condition de bien se rappeler que les « vieilles pierres » sont rarement aussi anciennes qu'on le dit et qu'il n'y avait ni lichen ni mousses sur les toits refaits en tuiles à la fin du XIX^e siècle pour s'adapter à la création des sociétés d'assurances contre l'incendie... L'odeur de la peinture fraîche et les cris de la marmaille sont les choses que l'on a toujours du mal à restituer dans des mondes qui ont été construits dans nos mémoires comme une histoire d'avant l'histoire.

Mais identifier, retracer, croiser des vies, ce n'est pas encore savoir ni comprendre ce que signifiait les vivre. Faut-il alors se tourner vers la peinture puis la photographie et le film, les récits de voyage, la littérature, les travaux à caractère scientifique de l'époque considérée – géographies, ethnographies, études folkloriques... – pour saisir enfin ce que voulait dire vivre ici ou là dans tel ou tel rôle de la comédie humaine dans sa version champêtre ? Sans doute, mais avec le risque d'épouser les biais et limites inhérents à ce type de sources, et sans certitude de saisir la densité et la diversité vertigineuses de l'expérience humaine dans le temps et dans l'espace¹. Ou plutôt, avec une seule certitude : celle que l'expérience humaine inscrite dans un passé révolu représente une forme d'étrangeté que l'on ne peut espérer dépasser par le seul effort de l'imagination. De même que l'on ne pourra jamais goûter véritablement un vin ou un fromage du XIX^e siècle, on ne peut espérer, par le seul truchement de la reconstitution historique, faire l'expérience de vies closes. Il faut en prendre son parti et, contre les artifices de la projection de soi par le roman rustique, le cinéma aux champs ou aujourd'hui les mondes virtuels qui réassemblent pour nous des environnements disparus, accepter l'idée que l'histoire n'a pas vocation à faire « revivre » le passé, encore moins à en corriger les injustices ou à en sanctifier les vertus, mais à en construire une forme d'intelligence partagée, par l'analyse méthodique de corpus documentaires au prisme de questions bien réfléchies et de concepts si possible exempts de biais anachroniques.

C'est à la fois l'éthique et l'heuristique de l'histoire que de reconnaître avec humilité la difficulté à vaincre cette distance induite par l'effacement des vies que l'on aspire à comprendre, et de se donner tous les moyens d'en parler malgré tout avec le plus de précision et de rigueur possible. Et c'est également et surtout la responsabilité de

1. Mayaud, 2003 et 2005.

l'historien que d'aider ses contemporains à se départir des biais avec lesquels ils considéraient le monde perdu des « gens de la terre », et pour cela, de commencer par un examen sérieux des biais de leur propre historiographie.

III. Entre agrarisme et question agraire

Le grand partage entre nature et culture opéré par la pensée des Lumières a légué à l'époque contemporaine une vision du monde divisée entre un monde naturel gouverné par des déterminismes physiques, et un monde culturel façonné par un agir humain progressivement émancipé de la nature par la raison et la technique. Dans cette représentation, les campagnes et leurs habitants apparaissent comme assujettis au déterminisme de la matière et de ses cycles, en situation permanente d'hétéronomie par rapport à la ville, lieu de la liberté, de l'invention et de la fabrique de l'histoire. Pour autant, la pensée universaliste des Lumières et son principe d'égalité ont aussi fondé, à travers l'œuvre législative de la Révolution, un principe de continuité territoriale et d'isonomie de la loi. Le Code civil, la fiscalité, le système métrique, la monnaie, la langue s'inscrivent dans ce principe d'unicité, qui vaut pour les rats des villes comme pour les rats des champs. Dans cette optique, les campagnes sont à la fois conçues comme extérieures à l'empire de la raison, et vouées à être conquises par sa puissance formatrice des héritages de l'Ancien Régime.

Filles des Lumières, les sciences sociales ont longtemps mobilisé cette matrice analytique avant d'y appliquer, comme sur bien d'autres héritages, un regard déconstructiviste à la fin du ^{xx}e et au début du ^{xxi}e siècle¹. Pour autant, les récits nés dans cette matrice ont acquis une puissance d'évocation autonome, d'autant plus forte qu'ils ont été appropriés à la fois par les héritiers revendiqués des Lumières et par leurs adversaires, se disputant pendant deux siècles la fabrique de l'identité d'une humanité rustique tantôt archaïque, violente et fruste, tantôt naturellement pacifique et humblement soumise à l'ordre des choses. Ainsi le manteau de signes qui recouvre avec une plus ou moins grande profusion de motifs et de couleurs la France rurale contemporaine est-il tissé d'imaginaire ; mais sa manufacture est intrinsèquement politique, et sa performativité aura été d'une exceptionnelle longévité sur l'ensemble des questions touchant à la vie des campagnes françaises.

Héritier de représentations antagoniques des mondes de la cité et de la terre remontant à l'Antiquité et à son opposition entre la cité et les champs, l'agrarisme est un système de pensée resurgi et réinventé au début de l'époque contemporaine, qui postule un dualisme fondamental et asymétrique entre des campagnes dépositaires d'un rapport supposé vrai et pérenne aux choses, et un monde urbain que l'on regarde suspicieusement comme

1. Lyautey, Humbert et Bonneuil, 2021.

dominé par l'invention, l'artifice et les ruses de l'échange¹. Issu de l'expérience négative du « siècle des révolutions » par les élites conservatrices françaises, l'agrarisme prend peu à peu la forme d'un schème directeur pour l'engagement social et politique de ces mêmes élites, dans le contexte de l'essor de l'industrie et de l'économie d'échanges qui menace de marginaliser leur position sociale fondée sur la rente foncière. S'auto-instituant protectrices de la paysannerie, ces élites cherchent dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par l'évergétisme et l'associationnisme agricole notamment, à constituer un « bloc agraire » capable de faire contrepoids aussi bien à la bourgeoisie urbaine qu'au mouvement ouvrier, dans une dynamique sociale et politique qui prend une dimension européenne transnationale². Mais dans une France qui s'ouvre au suffrage universel masculin dès 1848, il est particulièrement important de capter les voix de la majorité rurale. Républicains et socialistes de toutes obédiences le comprennent rapidement, et reprennent à leur compte le paradigme agrarien en se présentant comme les meilleurs avocats de l'émancipation de la paysannerie du joug des hobereaux, et comme des intermédiaires indispensables pour l'accès aux instruments de la modernité – l'éducation, les techniques et l'accès au marché. La rivalité entre conservateurs et progressistes pour la captation du vote rural et de l'affiliation syndicale des agriculteurs, jointe à la déprise agraire très progressive générée par la modernisation agricole et la concurrence pour la conquête des marchés urbains et d'exportation, aboutit au paradoxe d'une naturalisation du paradigme agrarien dans la culture nationale au tournant du XX^e siècle. La dénonciation dramatisante de l'« exode rural » s'affirme comme un lieu commun du discours politique, tandis que les partis rivalisent de propositions de lois pour protéger l'univers social de l'exploitation familiale – quand bien même le protectionnisme douanier imposé en 1892 protège surtout la grande culture marchande.

Dès lors, c'est l'ensemble de la vie nationale qui se structure autour de ce dualisme asymétrique entre une économie rurale fondée sur le travail de la nature et une économie industrielle fondée sur le génie technique, justifiant la « protection » de la première contre l'expansion irrépessible de la seconde sous les auspices de la rationalité capitaliste. Ce dualisme induit un pilotage politique différentiel justifiant un fort interventionnisme élitair et étatique pour empêcher la modernisation rurale de se traduire par un affaiblissement des solidarités horizontales et verticales du village, permettant de faire de ce dernier un contrepoids social et politique au laboratoire de la modernité, instable et imprévisible, que constitue la ville. C'est toute la puissance du paradigme agrarien que de se prêter à une instrumentalisation aussi bien dans les périodes d'expansion et de changement, sous le registre de la stigmatisation des archaïsmes ruraux, que dans les périodes de crise et de repli conservateur, sous le registre des antiques vertus d'endurance, d'abnégation et de « bon sens terrien ». Politique du « retour à la terre » dans les tensions sociales et politiques de la « Belle Époque », exaltation du soldat laboureur dans la Grande Guerre, puis des campagnes martyres de la défense nationale dans

1. Cornu et Mayaud, 2007.

2. Mayaud et Raphael, 2005.